

1940 -1941 (hiver)

Henri LEVI

Le camp de Gurs pendant l'hiver 1940-1941

Témoignage inédit publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 111 (juin 2008), p. 9 à 11.

Extrait du témoignage que Theo Levi, fils de l'auteur, a adressé à l'Amicale.

Henri Levi, Juif allemand du Pays de Bade et ancien combattant blessé à Verdun, se réfugie avec sa famille en France en 1933, pour fuir les persécutions nazies. Raflé et enfermé au Vel' d'hiv' en 1940, il s'engage dans la Légion étrangère afin de combattre le nazisme. Après un passage par l'Algérie, il retourne en France métropolitaine et apprend que son épouse est internée au camp de Gurs. Il réussit à la faire sortir du camp pendant l'été 1940 et s'installe dans le village proche de Dognen. Les autorités administratives du camp lui proposent alors, puisqu'il s'exprime parfaitement en français et en allemand, de transporter et de livrer les denrées alimentaires dont l'infirmerie a besoin. Profitant de cette autorisation, il peut rencontrer clandestinement les internés.

Parmi l'ensemble des internés du camp de Gurs, arrivés ces derniers temps, j'avais appris que parmi ceux-ci, il y en avait un certain nombre du Pays de Bade, et particulièrement des habitants de mon village natal. Je décidais donc d'aller à leur recherche dans toutes ces baraques.

Je découvris enfin cette baraque où la majorité des gens de mon village étaient enfermés. Elle était très sombre, presque sans lumière, je ne distinguais que des ombres et ne reconnaissais personne. Aussi, je me mis à crier dans le baraquement : « Y-a-t-il ici quelqu'un de Sennfeld ? » Je répétais plusieurs fois et plus fort ma question. Comme je ne recevais aucune réponse, je me suis posé des questions. J'ai une voix assez grave et rauque (des suites des gaz de la guerre de 14) et ces personnes ont pu penser que j'avais quelque chose contre les gens de Sennfeld ou que je recherchais une personne en particulier. De plus, je n'avais pas été reconnu. J'y repensais encore le soir à la maison en songeant à la frayeur qu'ils avaient dû avoir. Réalisant que mes premiers appels restaient vains, je criais encore une fois dans la baraque, mais cette fois en allemand : « Hier ist der Levi's Heini ist denn Keiner von Sennfeld da ? Je suis Henri Lévi, n'y a-t-il donc personne ici de Sennfeld ? » Comme si ces quelques mots avaient réalisé un miracle, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, j'étais entouré par de nombreuses personnes, presque toutes de Sennfeld. Tous voulaient me parler en même temps. Je ne me rappelle plus exactement de



Theo Lévi et ses parents

tous les noms, mais parmi elles, il y avait le vieux Samuel Lévi, les Lwangs, les Neubergers, la femme de Karl Reiss et sa fille Millie avec qui j'étais allé à l'école ; ces deux dernières sont la mère et la sœur de Mauritz Reiss vivant à Pforzheim. Pendant que je conversais avec mes compatriotes, une femme s'est approchée de moi et m'a dit : « N'avez-vous pas été en poste à Bruchsal ? », je lui réponds : « Naturellement Madame, j'y étais comme employé chez les frères Dreyfuss ». Avec un petit sourire de satisfaction, elle dit alors : « Alors je vous ai bien connu, car voyez-vous, je suis la veuve d'Emil Dreyfuss. »

Dans cette baraque, il y avait donc, en majorité, des habitants de mon village natal, Sennfeld. En dehors de Samuel Lévi, pas d'autres hommes. Ces derniers étaient tous parqués dans d'autres baraques, très bien surveillés et protégés. Malheureusement pour moi, il m'était impossible de pénétrer dans celles-ci ou même de les approcher. En plus mon temps était assez restreint. Je ne sais plus très bien quel était le temps qui m'était alloué pour pénétrer et circuler dans le camp pour y faire la distribution, mais le camp était très vaste et l'on peut facilement imaginer comme tout cela était difficile et surtout pénible.

En principe, mon itinéraire était celui-ci : 14h à l'entrée du camp pour faire le trajet de trois kilomètres jusqu'à l'hôpital du camp (pour moi, cet édifice n'en portait que le nom et auparavant c'était l'infirmerie). De cet endroit, je devais attendre qu'une opportunité se présente, pour me permettre de pénétrer, par derrière, dans la partie concentrationnaire. Je rendais tout d'abord aux tantes de mon frère (les Loeb), puis à mon neveu, à ma cousine et aux habitants de mon village natal, tous dans des baraques différentes et à divers endroits. Surtout, il ne faut oublier que chaque fois que je me rendais dans cet univers de cauchemar, cette horreur de camp, j'avais l'estomac noué par la crainte de pouvoir être arrêté pour un oui ou pour un non avec le risque (avec de la chance) de me retrouver dehors mais sans avoir la possibilité de revenir au camp.

Pendant mes visites, je rencontrais presque toujours des anciennes connaissances et chacun avait une demande particulière, un besoin précis ou un vœu que j'essayais de satisfaire dans la mesure de mes moyens. Il m'arrivait même, parfois, d'avoir des demandes étranges, surtout par rapport avec la situation ; par exemple, celle venant de la tante Rosa Loeb de Mutterstadt : « Heini, je voudrais bien avoir une dernière fois une cervelle avec un œuf à cheval, cela est très digeste et me réussit bien. » De retour à Dognen, je racontais tout cela à mon épouse et lors du voyage suivant ma vieille tante reçut sa cervelle avec un œuf à cheval, le tout agrémenté d'un dispositif pour le réchauffer. Une autre fois, la demande était pour un bouillon de poule. Alors, ma femme, toujours sur ce feu ouvert dans la cheminée, faisait ce potage. Elle faisait cuire plusieurs poules que nous avons pu avoir sans mal chez les Prat, car il y avait maintenant beaucoup de monde à ravitailler. Le potage était versé dans des bouteilles enveloppées dans plusieurs journaux puis dans un lainage pour garder le maximum de chaleur, les poules et les légumes à part. Le potage arrivait ainsi encore chaud au camp et pouvait être mangé immédiatement ainsi que les poules, les légumes et le pain frais. C'était pour eux un véritable festin.

Cela peut sembler assez facile, décrit comme cela sur le papier mais, dans la réalité, ma femme et moi pour réaliser ces tâches, nous étions occupés toute la semaine. Quand je n'étais pas au camp, j'étais presque tous les jours sur les routes des environs dans un rayon de quarante kilomètres, à la recherche de denrées alimentaires. Assurer les approvisionnements, quand cela nous était possible, ainsi que les demandes particulières, trouver les denrées alimentaires de base pour tous nos gens de Gurs, cela n'était pas choses faciles, surtout quand certains produits se faisaient rares. Le tout était aussi une question de réalisme et de bon sens.

Tous ces produits n'étaient pas des produits de luxe. J'avais un boulanger qui me fabriquait spécialement des pains de 1Kg au cumin ; ils étaient plus faciles à transporter dans mon sac à dos que des miches ou des gros pains, environ dix par voyage. Ils se conservaient aussi plus longtemps. Le principal des achats se faisait à Navarrenx, Lucq de Béarn, Préchacq, Navarrenx et les environs. J'y ai trouvé des gens compréhensifs, connaissant parfaitement notre situation et qui, moyennant espèces, nous cédaient des produits alimentaires, tout en restant dans les normes, sans exagération des prix. Comme matière grasse, nous avions du saindoux, pour-

tant pas facile à trouver chez les paysans. Mais voilà, malgré la pénible situation de pénurie et dans cet univers concentrationnaire, certains de nos gens le refusait uniquement pour un problème religieux. Malgré leur situation des plus précaires, malgré des cas de force majeure, ils avaient peur des « foudres ». Aussi, le lait que j'apportais deux fois par semaine au camp était en grande partie écrémé le matin par nous-mêmes et, avec une baratte empruntée à la famille Prat, nous faisons du beurre qui était également apporté aux nôtre.



Théo Lévi